

CERCLE D'ETUDES HISTORIQUES
DE LA SOCIÉTÉ JURASSIENNE D'EMULATION

LETTRE D'INFORMATION

Numéro 28 - décembre 2002

Pour une histoire du pacifisme dans l'Arc jurassien

Une «volonté commune». Bernardin Allemann a étudié le mouvement *Cité Humaine* et ne parvient pas à définir plus précisément ce qui en unit les membres, pourtant tous inquiets des inégalités socio-économiques de l'après-guerre, tous critiques du monde moderne.

Le même type de sentiment, assez diffus pour être fédérateur, anime les pacifistes de l'Arc jurassien dès le 19^e siècle: une volonté commune de promouvoir la paix et de combattre l'injustice. Difficile d'aller plus loin dans les descriptifs communs, puisque les moyens envisagés diffèrent, comme l'expose Christophe Stawarz qui vient d'éditer son travail de mémoire consacré à La Chaux-de-Fonds, «une cité horlogère au cœur du pacifisme international»¹. La revue *Intervalles*, dont le dernier numéro commémore l'attribution du prix Nobel de la paix 1902 au Jurassien Albert Gobat et à son collègue Elie Ducommun, met également l'accent sur les diversités, voire les contradictions, qui traversent non pas LE, mais LES mouvements pacifistes: les uns défendent la paix par le droit, les autres par la révolution sociale ou encore par une réforme morale de la société. Dans tous les cas, l'accent est souvent mis sur l'éducation, et les femmes, traditionnellement chargées des tâches éducatives, sont alors investies d'une importante mission.

Les liens entre les pacifismes sont tissés par l'omniprésence de certaines personnalités. Paul Pettavel, héraut des chrétiens sociaux de La Chaux-de-Fonds, figure parmi les pères fondateurs du journal *L'Essor*, dont Hervé Gullotti a fait son sujet de mémoire. Adolphe Ferrière et l'Ecole Nouvelle marquent ce journal de leur empreinte dans les années 1918-1922. On retrouvera quelques années plus tard le célèbre pédagogue dans l'entourage de Marguerite Gobat, fille de son célèbre père Albert, qui, après une vie consacrée au pacifisme et au féminisme, vouera ses dernières années à l'éducation des enfants. Les chemins, les écrits, les idées de Romain Rolland, de Gandhi, du Belge Henri La Fontaine, du promoteur du service civil Pierre Cérésolle, d'Hélène Monastier, de Clara Ragaz finissent toujours par se croiser et leurs noms réapparaissent dans les différentes recherches sur le pacifisme en Suisse au début du 20^e siècle. Chacune et chacun présente une activité complète, mêlant souvent les qualités de politicien et de poète, de militant et de penseur, d'historien et de pédagogue, entre autres. Thibault Lachat, dans le compte-rendu qu'il dresse pour cette *Lettre d'information* des actes du colloque Auguste Viatte, décrit ce dernier comme «engagé dans son temps». Tous les noms évoqués ci-dessus le sont pareillement, pleinement.

Si la diffusion des idées pacifistes passe par l'éducation, les journaux et autres bulletins jouent également un rôle essentiel. Ils lient les personnalités, les lieux et les groupes. Leur contenu

¹ Christophe STAWARZ, *La Paix à l'épreuve. La Chaux-de-Fonds 1880-1914 : une cité horlogère au cœur du pacifisme international*, Hauterive, Attinger, Cahiers d'histoire et d'archéologie neuchâteloise n°2, 2002.

évolue au fil du temps et des auteur-e-s. On y expose, on y débat, régulièrement. Chaque mouvement a son écrit: *L'Essor*, *La Sentinelle*, *Les Etats-Unis d'Europe*, *La Feuille du Dimanche*, etc., sans compter les nombreux ouvrages rédigés par les personnalités phares des mouvements pacifistes. Les historiens et les historiennes s'en félicitent: l'histoire du pacifisme peut s'écrire.

Stéphanie Lachat

Sommaire

Christophe Stawarz, La Chaux-de-Fonds à la veille de la Première Guerre mondiale: une cité horlogère au cœur du pacifisme international	3-7
Hervé Gullotti, <i>L'Essor</i> , Edmond Privat et le pacifisme dans l'Arc jurassien	8-13
Bernardin Allemann, <i>Cité Humaine</i> : à la recherche d'un pacifisme social	13-16
Mémoires d'Ici, N°64 de la revue <i>Intervalles</i> :	
<i>Pacifisme(s). Prix Nobel de la paix 1902: Albert Gobat et Elie Ducommun</i>	17-18
Thibault Lachat, Les actes du colloque Auguste Viatte: <i>Regards croisés entre le Jura, la Suisse et le Québec</i>	18-20

Campagne de dons: merci!

Le CEH tient à remercier chaleureusement toutes les personnes qui par leurs dons ont assuré un généreux soutien à nos activités. Nous y voyons un encouragement à la poursuite de nos travaux, qu'il s'agisse de l'édition de mémoires de fin d'études, de l'organisation de colloques, de la parution de la présente *Lettre d'information*, ou d'autres réjouissances historiques. Ce ne sont pas les projets qui manquent... Grâce à vous, nous pourrions les réaliser, tout en espérant qu'ils sauront continuer à vous intéresser.

Bureau du CEH

Anne BEUCHAT BESSIRE, La Praye 4, 2068 Courtelary, a.beuchat@m-ici.ch
 Damien BREGNARD, 2944 Bonfol, damienbregnard@hotmail.com
 Thierry CHRIST, Marie-de-Nemours 3, 2000 Neuchâtel, christ-chermet@bluewin.ch
 Alain CORTAT, Chemin des Grands Pins, 2000 Neuchâtel, alaincortat@laposte.net
 Pierre-Yves DONZÉ, Faubourg de la Gare 21, 2000 Neuchâtel, pydonze@hotmail.com
 Claude HAUSER, Rue de Morat 43, 1700 Fribourg, claud.hauser@unifr.ch
 Jean-Daniel KLEISL, Villette 5, 1400 Yverdon, jeandanielkleisl@hotmail.com
 Stéphanie LACHAT, Puits 21, 2300 La Chaux-de-Fonds, stef-clem@bluewin.ch

La Chaux-de-Fonds à la veille de la Première Guerre mondiale : une cité horlogère au cœur du pacifisme international²

Christophe Stawarz

1914 : l'Europe s'embrase et s'enfoncé dans ce qui deviendra le premier conflit généralisé de l'histoire de l'humanité. La ville de La Chaux-de-Fonds observe à distance l'évolution des fronts, consternée et désespérée. Le désarroi provoqué par l'éclatement de la guerre est ici profond car, dans les décennies qui l'ont précédé, la cité des Montagnes neuchâteloises a été le théâtre d'un engagement marqué et diversifié en faveur de la paix internationale.

L'enracinement d'un discours et d'une action pacifistes à La Chaux-de-Fonds s'explique essentiellement par son statut de « métropole horlogère », comme se plaisent à le répéter les industriels locaux de l'époque. L'ensemble des activités économiques et sociales qui s'y déploient s'articule en effet autour du secteur horloger, dont le développement a été constant à partir de la moitié du 19^e siècle³. Or cette industrie est de nature fondamentalement exportatrice, ce qui rend la vie locale particulièrement sensible à toutes les fluctuations des marchés au niveau international. Aussi le spectre des crises et des guerres, génératrices de chômage, hante-t-il en permanence la conscience collective chaux-de-fonnrière.

Si les pacifistes européens d'avant-guerre se rejoignent dans un idéal commun, l'avènement d'un monde à jamais débarrassé des guerres, ils sont divisés quant aux moyens à mettre en œuvre pour réaliser cet objectif. Ainsi, on distingue généralement trois courants de pensée qui placent alors la question de la paix internationale au cœur de leurs préoccupations. Et tous trois trouvent dans le contexte chaux-de-fonnier de l'époque des porte-parole engagés.

Le mouvement de la paix par le droit

Ce premier courant, que l'historiographie qualifie aussi de « pacifisme bourgeois » eu égard à l'appartenance sociale de ses membres, plonge ses racines dans la première moitié du 19^e siècle déjà avec la constitution d'un faisceau dispersé de sociétés de la paix, d'abord aux Etats-Unis et en Angleterre, puis sur le reste du continent européen. Toutefois, c'est surtout à l'approche du 20^e siècle qu'il devient un acteur important sur la scène internationale puisqu'il organise à partir de 1889 des Congrès universels de la paix qui réunissent annuellement les représentants d'Etats de plus en plus nombreux et qu'il se dote en 1891 d'un Bureau international de la paix (BIP) dont le siège est établi à Berne.

A La Chaux-de-Fonds, la paix par le droit s'incarne dans une section locale de la Société suisse de la paix (SSP), filiale du BIP, qui est fondée en 1899, soit au moment même où l'opinion internationale s'émue de la guerre des Boers qui fait rage en Afrique du Sud. Cette section, dans laquelle il faut probablement voir le fruit d'une initiative conjointe des patrons d'industrie, de certains membres actifs de la communauté israélite et des milieux chrétiens, connaît un essor

² Le texte qui suit présente un résumé des grands axes développés dans Christophe STAWARZ, *La Paix à l'épreuve. La Chaux-de-Fonds 1880-1914 : une cité horlogère au cœur du pacifisme international*, Hauterive, Attinger, Cahiers d'histoire et d'archéologie neuchâteloise n°2, 2002.

³ Cf. Jean-Marc BARRELET & Jacques RAMSEYER, *La Chaux-de-Fonds ou le défi d'une cité horlogère, 1848-1914*, La Chaux-de-Fonds, Ed. d'En Haut, 1990.

fulgurant puisqu'en 1903, avec plus de 1200 adhérents, elle est numériquement la plus importante de toute la Suisse.

Pour les protagonistes de la paix par le droit, les guerres modernes, entre Etats, trouvent leur origine dans l'absence de toute juridiction sur le plan international. Ce vide juridique est lourd de conséquences à leurs yeux car c'est lui qui justifie en quelque sorte le recours à la force armée dans le règlement des litiges pouvant survenir entre deux ou plusieurs Etats. Ils imaginent alors deux remèdes principaux. Ils préconisent tout d'abord la création sur un modèle fédératif et démocratique des Etats-Unis d'Europe⁴, premier pas vers l'instauration d'une union des nations du monde entier. Cette aspiration, qui renvoie aux origines de la construction européenne, s'avère pourtant impossible à réaliser dans le court terme – les préjugés nationalistes et les visées impérialistes qui sous-tendent la politique de bon nombre d'Etats européens de l'époque s'y opposent. A la recherche de solutions immédiatement applicables, les pacifistes font alors valoir un deuxième remède, à savoir la nécessité de substituer à l'usage des armes le recours généralisé à l'arbitrage pour apaiser les différends entre Etats. En 1899 cet ambitieux projet prend forme puisqu'à l'occasion d'une conférence intergouvernementale qui se tient à La Haye, on entérine la constitution d'une Cour internationale d'arbitrage. En vérité, le fonctionnement de cette institution trahira rapidement les espoirs que les pacifistes avaient placés en elle ; en effet, il s'avère qu'en cas de litige international, les parties impliquées n'ont l'obligation ni de recourir à son jugement ni de se soumettre à ses décisions !

La section chaux-de-fonnière de la SSP est associée aux autres groupements pacifistes suisses pour diffuser aussi largement que possible l'idéologie de la paix par le droit. S'il est difficile d'évaluer précisément le retentissement qu'a pu avoir cette œuvre de propagande, il est tout de même avéré que le principe d'arbitrage fait du chemin au niveau politique au tournant du siècle ; entre 1883 et 1908, on dénombre en effet une vingtaine de traités commerciaux avec clauses d'arbitrage ou de traités d'arbitrage permanents passés entre la Suisse et d'autres nations. Les pacifistes placent beaucoup d'espoir dans la multiplication de ces alliances, pratique qui n'appartient évidemment pas en exclusivité à la Suisse ; le réseau serré qu'elles forment peu à peu à l'échelle internationale leur apparaît en effet comme un bouclier très fiable, à l'épreuve de toutes les velléités guerrières.

Le mouvement ouvrier entre réforme et révolution

La seconde moitié du 19^e siècle se confond aussi avec l'émergence du socialisme international, dont l'idéologie réserve une place privilégiée à la question de la paix. A l'instar des protagonistes du mouvement de la paix par le droit, les milieux ouvriers des pays industrialisés prennent acte de l'internationalisation des rapports économiques, constat qui les pousse à coordonner leur action en se donnant des structures supranationales. Ce rôle est initialement assumé par l'Association internationale des travailleurs (AIT), fondée à Londres en 1864 et à laquelle succède à partir de 1889 l'Internationale socialiste ou II^e Internationale.

L'internationalisme ouvrier trouve rapidement un écho favorable à La Chaux-de-Fonds puisqu'une section de l'AIT y est constituée en 1865. Plus tard, les débats qui animent les

⁴ Les *Etats-Unis d'Europe* est d'ailleurs le nom choisi pour la revue que publie la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté (LIPL), association fondée en 1867 à Genève et qui sera à l'origine de la mise sur pied des Congrès universels de la paix et du BIP.

congrès de la II^e Internationale sont relayés dans la ville horlogère par les rédacteurs de *La Sentinelle*, Charles Naine (1874-1926) et Ernest-Paul Graber (1875-1976), leaders charismatiques du Parti socialiste neuchâtelois, fondé en 1896⁵.

Judi, 1^{er} Mai 1902. Ce numéro se vend exceptionnellement 10 cent. N° 33.

La Sentinelle

et Le Courrier Jurassien réunis

Journal économique et social — Organe du parti ouvrier suisse

PARAISANT À LA CHAUX-DE-FONDS LE MERCREDI ET LE SAMEDI

XIII^{ème} Année de LA SENTINELLE VII^{ème} Année du COURRIER JURASSIEN

ABONNEMENTS:	Administration:	ANNONCES:
Un an: Fr. 5	C. NAINÉ, Rue de la Sarre 35	10 cent. la ligne en son espace
Six mois: Fr. 3.50	La Chaux-de-Fonds	Offres et demandes d'emploi 20 cent.
Trois mois: Fr. 2.25		Les petites annonces au-dessus de 6 lignes
		75 cent. pour trois fois

Quelle place occupe exactement la problématique de la paix dans l'idéologie socialiste ? S'il est vrai que la lutte menée par le mouvement ouvrier vise le plus souvent à améliorer dans l'immédiat les conditions d'existence des travailleurs, il n'en demeure pas moins que toute son action est sous-tendue par une vision du devenir historique dans laquelle le prolétariat se voit confier la tâche d'émanciper définitivement le genre humain. Tous les maux dont souffre la société du 19^e siècle – fracture sociale, militarisme, impérialisme – et qui sont autant de germes de guerre, sont imputables selon les socialistes au système capitaliste qui régit l'ensemble des rapports économiques et qui érige la concurrence, entre individus mais aussi entre Etats, en valeur maîtresse. Dans cette perspective, la refonte de l'ordre international dans un sens pacifique et égalitaire passe nécessairement par la collectivisation des moyens de production, tâche que seul un prolétariat solidaire sera à même d'accomplir.

Les modalités d'exécution de ce programme divisent toutefois les meneurs ouvriers. D'un côté s'affirment les réformistes ou évolutionnistes qui prônent une transformation en douceur de l'ordre capitaliste, soit en respectant le cadre politique existant et en misant sur l'acquisition d'une majorité ouvrière dans les parlements nationaux. Cette conception sera longtemps prédominante à La Chaux-de-Fonds, défendue notamment par le Docteur Pierre Coullery (1819-1903), dont la pensée est nourrie d'humanisme chrétien. De l'autre se profile une frange de révolutionnaires qui n'excluent pas le recours à la violence insurrectionnelle pour parvenir à leurs fins. Cette version combative, minoritaire en Suisse, s'impose à La Chaux-de-Fonds à la fin du 19^e siècle ; c'est elle qui communique son ton véhément aux articles de *La Sentinelle* et qui sert de toile de fond aux célébrations du 1^{er} Mai. Cette radicalisation du mouvement ouvrier à La Chaux-de-Fonds ne doit rien au hasard. Elle ne fait que refléter les transformations socio-

⁵ Les manifestations du mouvement ouvrier à La Chaux-de-Fonds sont bien entendu plus nombreuses et variées que ce que nous indiquons ici. Si nous laissons de côté le syndicalisme, c'est que cette composante essentielle du mouvement déploie souvent une action de terrain sans lien explicite avec la problématique de la paix internationale.

économiques que la ville a subies dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Son développement industriel, caractérisé comme ailleurs par la mécanisation et la concentration croissantes de la production⁶, s'accompagne fatalement d'une rupture de l'équilibre social. Et le clivage entre bourgeoisie et prolétariat, tel qu'il est décrit par les théoriciens du socialisme, Karl Marx en tête, devient peu à peu un phénomène directement observable au quotidien. Les tensions entre classes vont d'ailleurs s'accroissant et un certain paroxysme est atteint en 1904, lorsque le Conseil d'Etat neuchâtelois, pour contenir la grève des maçons qui a éclaté à La Chaux-de-Fonds, dépêche un bataillon de l'armée. Pour les socialistes de *La Sentinelle*, cette intervention est la preuve flagrante de la partialité du gouvernement ; l'armée en s'interposant et en brisant le mouvement des grévistes, n'a-t-elle pas en effet démontré qu'elle est à la solde de la bourgeoisie radicale au pouvoir ?

L'antimilitarisme constitue d'ailleurs l'une des composantes principales du pacifisme ouvrier tel qu'il se développe à La Chaux-de-Fonds. Tous les combats menés pour la paix ont assurément un volet antimilitariste, mais on est divisé sur le moment auquel le démantèlement des armées nationales doit intervenir. Pour les tenants de la paix par le droit, cette opération se fera en quelque sorte naturellement, dès lors qu'une juridiction internationale garantira des rapports pacifiques entre Etats. La disparition des armées est donc perçue dans cette perspective comme la conséquence de l'avènement d'un monde de paix. Pour les socialistes en revanche, ce démantèlement est une étape nécessaire du processus devant y conduire, ce d'autant plus que l'armée leur apparaît comme un agent de l'oppression du prolétariat. A La Chaux-de-Fonds, Charles Naine donne l'exemple en refusant de servir en 1903. C'est l'un des premiers cas d'objection de conscience en Suisse. Il sera suivi de plusieurs centaines d'autres au début du siècle. La « réfraction », comme l'on dit alors, est une promesse pour les socialistes : valorisée, diffusée, ne serait-elle pas en effet le meilleur levier pour paralyser les armées nationales en cas de guerre ?

Relevons encore que cette idéologie révolutionnaire qui domine le mouvement ouvrier de La Chaux-de-Fonds au début du siècle n'est pas sans interroger la nature même de l'engagement pacifiste : la paix internationale n'est-elle qu'une fin ou doit-elle aussi être le principe sous-jacent qui y conduit ? Les socialistes chaux-de-fonniers pour leur part semblent parfaitement s'accommoder de l'idée que la paix puisse surgir du sang versé⁷.

Des chrétiens sociaux en quête d'un renouvellement moral de la société

La Chaux-de-Fonds à la veille de la guerre abrite un dernier courant qui prend fait et cause pour l'idéal pacifiste. Il s'agit du christianisme social dont le rayonnement doit beaucoup à Paul

⁶ L'année 1876 marque à cet égard un moment charnière. C'est en effet à l'occasion de l'Exposition de Philadelphie, tenue cette année-là, que les fabricants d'horlogerie des Montagnes neuchâteloises prennent conscience de l'obsolescence de leur mode de production en regard des techniques modernes utilisées par les Américains. Jusque-là avait en effet dominé la production en ateliers dispersés, de type artisanal. Dès lors, pour rester concurrentiels, les horlogers suisses n'ont pas le choix : ils doivent mécaniser et concentrer la fabrication.

⁷ Pourtant, Charles Naine et Ernest-Paul Graber seront tous les deux élus au Conseil national, respectivement en 1911 et 1912. Cette élection, et donc finalement le respect du cadre démocratique « bourgeois », jette un éclairage sur la véritable portée de la phraséologie révolutionnaire dont usent les socialistes chaux-de-fonniers. Loin de figurer un authentique programme d'action, les appels répétés à l'insurrection et à la lutte des classes ont avant tout pour vocation de conscientiser le prolétariat.

Pettavel (1861-1934), pasteur de l'Eglise indépendante, et à sa *Feuille du Dimanche*, chronique hebdomadaire dans laquelle il développe pendant plus de trente ans un point de vue original sur l'actualité locale et internationale⁸.

Pour les chrétiens sociaux, l'instabilité du moment ne s'explique pas par des dysfonctionnements économiques ou des carences politiques, mais en premier lieu par une dégénérescence morale généralisée. Ils constatent que le message évangélique ne constitue plus ce cadre spirituel traditionnel qui rythmait les existences individuelles et que l'Eglise, cantonnée dans des lieux culturels sans prise directe sur la réalité sociale, est incapable de remédier à cette hémorragie. Ils imaginent alors de promouvoir un christianisme engagé qui, plus soucieux des enjeux du monde moderne, devrait être à même de restaurer la moralité publique et, à long terme, de rendre l'opinion générale et les gouvernements hostiles à l'idée de guerre.

A La Chaux-de-Fonds, l'engagement des chrétiens sociaux prend différentes formes. C'est tout d'abord dans le cadre de l'Union chrétienne des Jeunes Gens (UCJG) que son action se déploie ; destinée à l'origine exclusivement à la jeunesse, cette organisation connaît un développement remarquable lorsque Paul Pettavel en reprend la direction en 1885. Etablie dans la propriété de Beau-Site (l'actuel Théâtre populaire romand), elle propose un faisceau de plus en plus diversifié d'activités – étude biblique, instruction mutuelle, cours sur les assurances sociales, musique, leçons d'escrime, club de football, groupe pacifiste, ... - qui témoignent d'une volonté d'investir les moindres parcelles de la vie sociale. Comme s'il s'agissait de créer un lieu de vie idéal qui garantirait l'élévation morale des jeunes, mais aussi des adultes, et qui dans une certaine mesure figurerait par anticipation la société pacifique de demain.

Le message chrétien social sous-tend également l'action des nombreux groupements antialcooliques qui voient le jour à l'époque : le Comité antialcoolique, la Ligue patriotique suisse contre l'alcoolisme, les Bons-Templiers notamment. Ces mouvements revendicatifs sont à l'époque les apôtres de l'hygiénisme social. Constatant la multiplication dans la société des sources de dépravation – alcool, prostitution, abrutissement consécutif à l'apparition du travail à la chaîne –, ils se donnent pour mission d'épurer les mœurs et de redonner au travailleur moderne un cadre moral digne. Le christianisme social connaîtra même un temps la tentation du politique puisque ces différentes associations antialcooliques se regroupent en 1902 dans une Ligue du Bien social qui présente des candidats à l'élection au Conseil général de 1903. Aucun candidat ne sera toutefois élu, ce qui ramènera définitivement le combat des chrétiens sociaux sur le terrain associatif.

Il est encore à relever que le christianisme social, à l'instar du mouvement de la paix par le droit et du mouvement ouvrier, acquerra la conviction que sa lutte n'a de sens que si elle est menée à large échelle. Ainsi c'est en 1910 que la ville de Besançon accueille un congrès international du christianisme social qui est conçu comme une première ébauche fédératrice du mouvement. Les intentions sont là, mais aucune structure supranationale ne verra finalement le jour, les efforts allant dans ce sens étant balayés par l'éclatement de la Première Guerre mondiale.

⁸ Cf. Charles THOMANN, *Une chronique insolite de La Chaux-de-Fonds, 1898-1932, rédigée d'après la « Feuille du Dimanche »*, La Chaux-de-Fonds, Ed. d'En Haut, 1988.

L'Essor, Edmond Privat et le pacifisme dans l'Arc jurassien

Hervé Gullotti

L'Essor est un petit journal pacifiste, dont le rayonnement, aussi modeste fut-il, s'est étendu, durant tout le 20^e siècle, des bords du lac Léman aux frontières du Jura⁹. Il a été fondé en 1905 à l'initiative d'un cercle de pasteurs affiliés à l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud. Dès ses premiers numéros en 1906, *L'Essor* fait montre de préoccupations progressistes. Dans les premiers temps, le journal connaît une diffusion essentiellement lémanique. Sa reprise en main en 1943 par Edmond Privat¹⁰, fervent militant espérantiste et défenseur du pacifisme intégral, va l'étendre au nord de la Suisse romande, aux confins du Jura neuchâtelois. Plusieurs personnalités de l'Arc jurassien contribueront également au succès initial du journal.

Le journal et ses rédacteurs : évolution

Parmi les fondateurs figure Paul Sublet (1871-1915). Pasteur libriste à Vallorbe au début du siècle, il s'installe en 1913 à Genève pour assumer les fonctions de secrétaire de la Fédération abolitionniste internationale. Henri Rochat (1865-1940) est également membre de l'équipe rédactionnelle initiale. Il effectue son premier ministère en Belgique et officie ensuite à Valeyres-sous-Rances au moment de la fondation de *L'Essor*. Son itinéraire professionnel le conduit à Saint-Imier, dans le Jura bernois. Il faut noter également la présence, dans le cercle des pères fondateurs du journal, de Paul Pettavel (1861-1934), pasteur et unique rédacteur de la *Feuille du Dimanche* publiée à La Chaux-de-Fonds. Sensible à l'amélioration des conditions de travail et d'existence de la classe ouvrière, il soutiendra l'avocat socialiste Charles Naine devenu objecteur de conscience en 1903 et interviendra en faveur de l'adoption d'un service civil pour les jeunes réfractaires suisses. Paul Pettavel sera par ailleurs le rédacteur responsable de *L'Essor* entre 1916 et 1918¹¹.

Soucieux de devenir un journal «social, moral, religieux» comme le rappelle son sous-titre, *L'Essor* ancre délibérément son propos dans les questions économiques, politiques et sociales. Il est, à cet égard, innovateur dans le paysage de la presse religieuse romande. Sensibles aux conditions de vie de la classe ouvrière, ses rédacteurs dénoncent les conditions de travail des nombreux corps de métiers. A côté de la défense des réfractaires au service militaire, notamment celle de l'instituteur vaudois John Baudraz, condamné pour refus de servir en 1915 et en 1916, ils laissent, après la Première Guerre mondiale, une large place dans leurs colonnes aux partisans de la Société des Nations.

⁹ Cet article est tiré pour l'essentiel de mon mémoire de licence: *Pour un monde plus fraternel. L'Essor (1933-1946), une revue protestante dans la tourmente*, Fribourg, octobre 1999, 172 p. Voir aussi Ariane SCHMITT, *L'Essor 1905-1980. Un journal de précurseurs*, La Chaux-de-Fonds, Imprimerie Typoffset, 1980, 36 p.

¹⁰ Sur Privat, voir notamment la thèse de Mohammad FARROKH, *La pensée et l'action d'Edmond Privat. Contribution à l'histoire des idées politiques en Suisse*, Berne, Lang, 1991, 247 p.

¹¹ Dès ses débuts, le journal trouve ainsi une audience dans l'Arc jurassien. Des 1600 abonnés qu'il comptera dès 1907, 180 seront originaires du Jura bernois, la majeure partie des abonnés étant recrutée dans le canton de Vaud (850). Il est difficile d'établir clairement l'espace géographique couvert par les abonnés de *L'Essor* étant donné que ses archives n'ont pas été conservées.

Durant les années vingt et trente, le journal évolue sensiblement, perdant tour à tour son caractère religieux et pacifiste. Entre 1918 et 1922, sous l'ère Adolphe Ferrière (1879-1960), professeur en sciences pédagogiques à l'Institut Jean-Jacques Rousseau à Genève, *L'Essor* devient «social, moral et éducatif», attirant dans son lectorat les défenseurs de l'Ecole Nouvelle. L'heure est encore à la défense de la SdN. Sous Henri Chenevard (1888-1955), *L'Essor*, rebaptisé *Nouvel Essor*, se transforme durant une dizaine d'années (1923-1932) en une entreprise quasiment commerciale, servant essentiellement de plate-forme publicitaire à la promotion des livres des Editions Forum qu'a créées et dirige Chenevard. Le bref passage de Simon Gauthier (1892-1960), industriel parfumeur genevois, à la tête du journal entre février 1932 et septembre 1933, marque la fin d'une ère très agitée. Gauthier se fait, à contre-courant de la tradition pacifiste du journal, l'avocat des militaristes. Il défend l'intervention de l'armée lors de la fusillade de Genève en novembre 1932. Il refuse en outre d'admettre comme légitime le suffrage féminin. Deux points de vue qui provoqueront l'ire des lecteurs, demeurés majoritairement fidèles à l'esprit des premiers temps. Exposé à des problèmes financiers récurrents, le journal échappe de peu à la disparition. Il est repris par Albert Séchehayé (1870-1946), professeur de linguistique à l'Université de Genève, soutenu par une poignée de paroissiens de la Rive-Droite, affiliée à l'Eglise évangélique libre genevoise. Son sauvetage coïncide avec le retour d'une réflexion religieuse dans les colonnes du journal. Humaniste, progressiste, Séchehayé ouvre largement les quatre pages du bimensuel au socialisme chrétien. Il s'entoure de pédagogues, qui ont influé antérieurement sur les destinées de *L'Essor*, tels Alice Descocudres, Pierre Bovet, Adolphe Ferrière ou Edouard Claparède. Le journal puise pour l'essentiel son lectorat dans l'Arc lémanique.

La direction est une tâche prenante qui contraint Séchehayé, diminué par l'âge et la maladie, à s'entourer de collaborateurs. Malgré ces appuis, l'éminent linguiste trouve de moins en moins de temps pour se consacrer à la gestion du journal, harassé par ses obligations académiques. De ce fait, il invite en novembre 1943 ses lecteurs à se réunir en vue de passer la main. Sans l'ombre d'une hésitation, son successeur est choisi en la personne d'Edmond Privat.

L'ère Privat

Fils de descendants d'huguenots installés à Genève au 18^e siècle, Privat est né dans la cité de Calvin en 1889. Après des études classiques, il obtient à Paris en 1911 une licence d'anglais à la Sorbonne. Entre 1912 et le déclenchement des hostilités en 1914, Privat enseigne en Angleterre, puis il rentre en France et devient correspondant du *Journal de Genève* à Paris. Dans l'impossibilité de s'engager dans l'armée française comme infirmier, il poursuit sa carrière journalistique. Il est envoyé en Autriche-Hongrie et en Pologne par *Le Temps* et le *Daily News*. Ce dernier voyage transforma le jeune homme en un défenseur ardent de l'indépendance polonaise. En 1918, il soutient une thèse de doctorat ès lettres intitulée «L'insurrection polonaise de 1830 et ses échos à l'Occident».

Très tôt, Privat fait cause commune avec le pacifisme. Adolescent, il s'intéresse à l'espéranto, langue internationale née à la fin du 19^e siècle de l'imagination de Zamenhof, médecin et linguiste polonais. Alors qu'il est encore au lycée, il fonde un club et un journal espérantiste, *Juna Esperantisto*. Il publie plusieurs ouvrages: *La Question d'une langue auxiliaire et l'espéranto* (1904), *Histoire de l'Espéranto* (1912). Il prend la parole au 1^{er} Congrès Universel d'Espéranto en France en 1905 et co-organise le 2^e Congrès à Genève. Privat donne de nombreuses conférences à travers le monde. De Moscou aux Etats-Unis, il prêche son message espérantiste. Il sera par ailleurs reçu à la Maison-Blanche à deux reprises, en 1908 par Théodore

Roosevelt et en 1913 par Woodrow Wilson. Premier grammairien de l'espéranto, Privat en sera également le premier historien et poète.

A la fin de la Première Guerre mondiale, Privat démarre une collaboration avec la presse socialiste. En 1920, il adhère au PSS et se rapproche de son aile religieuse. En 1928, il participe notamment à l'organisation d'un Congrès des Socialistes religieux au Locle. Sous l'égide de Charles Naine, il écrit comme chroniqueur de politique internationale au *Droit du Peuple*, activité qu'il cessera en 1936 avec l'emprise grandissante de Léon Nicole sur le quotidien. Privat publie également des articles dans *La Sentinelle* de La Chaux-de-Fonds (entre 1920 et 1956), et signe dans la presse coopératiste, dans l'hebdomadaire *Coopération* (entre 1921 à 1962) ainsi que dans le *Coopérateur Genevois*.

Elevé dans le protestantisme, Privat est très tôt séduit par une spiritualité universaliste. Le mouvement quaker, qu'il fréquente dans les années trente, l'initie à la pensée de Gandhi. Lorsque le Mahatma se rendra en Suisse, Privat organisera et traduira les conférences publiques que donnera l'apôtre de la non-violence à Genève et à Lausanne, entre 1931 et 1932. Accompagné de sa femme, il le suivra même dans son voyage de retour en Inde. Il publiera le récit de son séjour en 1933 dans *Aux Indes avec Gandhi* et *La Sagesse de l'Orient* en 1935. Un Comité international pour l'Inde se constituera, dont Privat sera le secrétaire, qui réunira des personnages en vue tels que Romain Rolland, le psychologue Charles Baudouin, Adolphe Ferrière, André Oltramare, Hélène Monastier, le Belge Henri La Fontaine et le Néerlandais Barthélémy de Ligt. La Seconde Guerre mondiale ne portera pas atteinte à l'amitié entre les deux hommes.

La collaboration de Privat à *L'Essor* va durer plus d'un demi siècle. Son premier article date de 1916. Le journal est alors entre les mains du pasteur libriste chaux-de-fonnier Paul Pettavel. Privat signe en mars 1917 un contrat lui confiant la gestion de la troisième page du journal, «consacrée aux nouvelles – chroniques – faits divers – revue de presse et documents de ce genre. Il ne s'agit pas d'articles proprement dits. La matière qui sera traitée dans les chroniques aura surtout trait à la Suisse (contact avec la Suisse allemande), aux nouvelles sociales suisses et plus particulièrement romandes, et comme politique internationale, à la question des petites nationalités (peuples opprimés)». Cette collaboration, rémunérée, devait courir jusqu'à la fin de l'année sous cette forme contractuelle. Peut-être s'est-elle prolongée au-delà de la reprise du journal par Adolphe Ferrière en janvier 1919. Reste que Privat demeurera fidèle à *L'Essor*, épisodiquement dans les années vingt, régulièrement à partir du milieu des années trente à travers une rubrique de politique internationale qu'il partage avec Eric Descoeudres.

Lorsque Privat reprend les rênes du journal en 1943, il s'entoure de deux collaborateurs: Madeleine Jéquier et Eric Descoeudres. Madeleine Jéquier est née en 1905 à Fleurier, dans le Val de Travers. Elle est arrivée à *L'Essor* sur la demande de Privat, rencontré chez les quakers, dont elle fut par ailleurs une des premières membres suisses au début des années trente aux côtés notamment d'Hélène Monastier et Pierre Cérésolle. Elle sera responsable de l'administration, de la relecture des épreuves et de la traduction d'articles tirés des journaux quakers britanniques. Quant à Eric Descoeudres, il est né à Bienne en 1910. Il effectue des études de commerce et se tourne vers les mouvements coopératif et syndical. De la Hollande où il travaille comme traducteur au service d'un syndicat, Descoeudres commence à écrire dans *La Coopération* et dans *L'Essor*. En 1939, de retour à Lausanne, il est engagé à la Société coopérative de consommation. Dans ces années-là, il se lie d'amitié avec Privat et intensifie sa présence à *L'Essor*. Il apprend l'espéranto. Il se lie avec les socialistes religieux, sans jamais adhérer au parti socialiste et devient en 1937 membre de la Commission de rédaction de

L'Espoir du Monde. Il s'initie d'autre part à la philosophie de Gandhi. En 1946, Descoeudres prend en main les destinées de *Coopération*. Il y restera jusqu'en 1975. En 1953, succédant à André Chédel, il devient rédacteur responsable de *L'Essor*. A sa retraite, en 1975, Descoeudres se consacrera corps et âme au journal pacifiste, jusqu'en 1985. Gravement atteint dans sa santé, il s'interrompra. Descoeudres mourra en mai 1987 et marquera son passage à *L'Essor* par son antimilitarisme et sa défense inextinguible des objecteurs de conscience. Lui-même avait objecté dans l'entre-deux-guerres Condamné à trois reprises, il passera onze mois en prison.

En politique, les préoccupations de Privat à *L'Essor* tournent pour l'essentiel autour de la reconstruction des relations internationales après-guerre et de l'évolution de la situation en Inde. L'homme aborde cette période avec l'espoir que les leçons nationalistes et bellicistes seront tirées et que le système fédéraliste s'imposera comme une évidence¹². Quelle sera sa satisfaction de voir assis à la même table Américains, Russes et Chinois à Dumbarton Oaks durant l'été 1944, puis, le 24 octobre 1945 d'assister à la constitution officielle de l'Organisation des Nations Unies. En octobre 1944, après la conférence de Dumbarton Oaks, Privat se réjouit de la constitution d'une assemblée des nations basée sur le principe du vote à la majorité des deux tiers et non plus à l'unanimité comme au temps de la Société des Nations. Mais, parallèlement, la solution du droit de veto envisagé par l'URSS le laisse dubitatif (*L'Essor* du 27 octobre 1944). Sa déception sera lisible lorsque ce droit sera entériné: «En n'ayant pas le courage d'adopter une vraie solution fédérative avec police internationale et Conseil exécutif supranational, les vainqueurs d'aujourd'hui font perdre à l'humanité plusieurs générations, car il faudra qu'on y arrive pour obtenir une sécurité solide» (*L'Essor* du 30 mars 1945).

La nouvelle donne internationale qui se profile après-guerre pousse Privat à s'intéresser également au sort de la Suisse, au rôle à donner à ce petit pays neutre dans le concert des nations. Privat jette un regard critique sur le maintien de la neutralité absolue et le réflexe de repli sur soi et de défiance, en particulier de la part des milieux militaristes. Il défendra dans *L'Essor* le point de vue selon lequel «les inconvénients militaires sont moins grands pour les petits Etats qui entrent dans l'ONU que pour ceux qui demeurent en dehors (...). [E]tre membre n'apporte pas une garantie de paix mondiale, mais seulement le moyen de travailler pour la maintenir (...). [L]a neutralité absolue est incompatible avec l'adhésion pour aussi longtemps que l'organisation de sécurité fonctionne. Mais si elle ne fonctionne plus et qu'un conflit éclate entre grandes puissances, un petit pays peut revenir automatiquement à sa neutralité» (*L'Essor* du 12 avril 1946). Privat se réjouira par contre du rapprochement soviéto-suisse qui débouchera en mars 1946 sur le rétablissement des relations diplomatiques entre les deux pays, rompues depuis 1918. Devant les crispations politiques nées de la Guerre froide et les ressentiments antisoviétiques exacerbés lors de l'épisode du printemps de Prague en 1948, il en appellera à la sagesse: «Ouvrir les yeux maintenant sur les mauvais côtés de la violence et de la police politique, c'est parfait, mais à condition de garder les yeux bien ouverts à droite comme à gauche et de conserver notre liberté de jugement. Jamais le calme et le bon sens n'ont été plus indispensables. Voulons-nous la guerre ou la paix? Si nous souhaitons la seconde, restons vigilants et n'obliques pas d'avance en nous laissant noyer dans un courant passionné dont les écluses sont en d'autres mains que les nôtres. Ouvrir les yeux d'un seul côté, c'est renoncer à la paix» (*L'Essor* du 26 mars 1948).

A partir de la fin de l'année 1947, Privat délaisse progressivement les affaires du monde pour focaliser son attention sur le sort de l'Inde. Le journal lui-même ne manifeste plus d'intérêt particulier pour l'évolution de la politique internationale. Il s'affirme de plus en plus sur le

¹² Voir son ouvrage *Trois expériences fédéralistes: Etats-Unis d'Amérique, Confédération suisse, Société des Nations*, Neuchâtel, La Baconnière, 1942, 109 p.

terrain de l'antimilitarisme en Suisse en se passionnant pour les débats autour de l'objection de conscience et du service civil. Ce changement d'orbite coïncide également avec le retrait de Privat de ses responsabilités rédactionnelles en raison de ses activités professionnelles. En 1945, Privat est nommé à la Chaire de littérature anglaise de l'Université de Neuchâtel¹³.

A ces occupations universitaires viennent se greffer ses engagements pacifistes. L'après-guerre est une période d'activités intense. En septembre 1946, Privat est élu membre à Neuchâtel de l'Anglo-Swiss Society destinée à faire connaître en Suisse romande la culture anglo-saxonne à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages. Il adhère en mars 1947, à Neuchâtel toujours, à la Société des Amitiés Indo-suisse, aux côtés notamment des épouses de Leonhard Ragaz et de Pierre Cérésole, Clara Ragaz et Lise Cérésole, et d'Eric Descoedres, réactivant un réseau d'avant-guerre. L'écriture l'occupe également. Après la mort du Mahatma en 1948, Privat publiera *La Vie de Gandhi*, à La Baconnière à Neuchâtel.

Privat associe en outre ses forces aux efforts entrepris par une vingtaine d'associations pacifistes et fédéralistes suisses qui, devant le désarroi provoqué par la tournure de l'après-guerre et par le manque de coordination et d'entente dans les milieux pacifistes, tentent de canaliser les actions diverses en faveur de la paix. Le 2 décembre 1945 se constitue à Genève le Conseil suisse des Associations pour la paix (le «Schweizerischer Friedensrat»), à la présidence duquel Privat est élu en 1947. Il officiera durant deux ans avant d'en devenir président d'honneur. Le principal souci du Conseil suisse des Associations pour la paix est, à côté de celui de rassembler les énergies des mouvements de paix, d'éveiller et d'éclairer les consciences des citoyens suisses sur les problèmes de l'organisation internationale et de la paix et de suivre l'évolution de la politique intérieure et extérieure de la Suisse à l'égard de l'ONU. Une des propositions présentées par Edmond Privat devant l'Assemblée du Conseil en septembre 1946 consistera à promouvoir et à travailler à l'instauration d'un service civil en lieu et place d'un service militaire pour les objecteurs de conscience. Cette initiative, soutenue par René Bovard, trouvera un écho favorable du côté d'André Oltramare, conseiller national, qui déposera devant la Chambre des députés une motion en ce sens. Celle-ci sera transformée en postulat, sans lendemain. Le Conseil suisse des Associations pour la paix s'échinera aussi à faire interdire les exportations des armes et du matériel de guerre.

La mémoire d'un homme et de ses idées

Privat meurt en 1962. Peu de temps après se forme un cénacle informel, les «Amis d'Edmond Privat», destiné à perpétuer sa mémoire et à sauvegarder le patrimoine culturel que constituent ses archives. Ses activités seront recensées entre 1965 et 1973 dans une série de lettres circulaires puis dans *L'Essor* jusqu'à la fin des années septante. La trace de ce petit groupe disparaît ensuite. Parmi ses adhérents, on compte Yvonne Privat, la veuve d'Edmond, Colette Matthey, une quaker proche d'Yvonne Privat, Claude Gacond, pédagogue, instituteur, chroniqueur espérantiste à Radio Suisse Internationale et actuel responsable du Centre de Documentation et des Etudes sur la Langue Internationale à La Chaux-de-Fonds, Jean-V. Degoumois, industriel neuchâtelois, Fernand Donzé, directeur de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds du milieu des années cinquante à la fin des années quatre-vingts, et Marcel Erbetta, espérantiste et instituteur à Bienne. Pierre Hirsch, enseignant au gymnase de La Chaux-de-Fonds qui publiera notamment la correspondance de Privat avec Rolland, rejoindra également ce groupe. Les lettres circulaires et les quelques articles clairsemés dans *L'Essor*

¹³ De 1933 à 1945, Privat avait enseigné l'anglais à l'Ecole supérieure de commerce de Bellinzona avant de venir s'installer à Neuchâtel.

mettent en lumière quelles ont été les actions entreprises par les «Amis d'Edmond Privat». La première, la plus urgente au moment du décès de Privat, sera de gérer la masse d'archives, de documents et d'ouvrages abandonnée à son épouse. Un fonds Privat se constituera à la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds en 1965. Les «Amis d'Edmond Privat» exprimeront par la suite leur désir de voir transformer ce fonds en Centre Edmond Privat. Cette aspiration restera sans lendemain, par contre, une salle Edmond Privat sera inaugurée à la Bibliothèque de la Ville en 1979. Celle-ci existe encore et conserve en son sein les archives de Privat, à disposition des chercheurs soucieux de promouvoir l'histoire du pacifisme dans l'Arc jurassien.

Cité Humaine : à la recherche d'un pacifisme social

Bernardin Allemann

Le mouvement *Cité Humaine* appartient à ce type de mouvements qui, sans jamais avoir été réellement reconnu, aura eu le mérite de rassembler dans un même but des personnes de bonne volonté, convaincues de leur cause. Peu ou pour ainsi dire pas connu, ce groupe de recherches sociales, né officiellement à Lausanne en 1944, voit ses prémisses remonter avant la guerre. L'idée a germé à partir de liens tissés dans des mouvements paroissiaux de La Chaux-de-Fonds et dans un travail de renseignement et de surveillance des milieux de l'extrême-droite. L'activité des premiers membres consistait à réunir un maximum de documentation sur ces groupuscules. De là provient le souci constant qu'aura le mouvement une fois créé de gérer de manière particulièrement consciencieuse et organisée les informations tirées principalement de journaux et de revues, *Cité Humaine* ambitionnant de devenir un centre de documentation de référence.

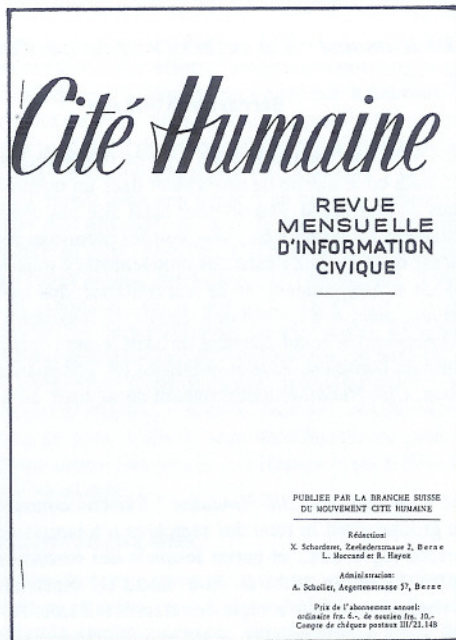
Les membres

Mais qui est derrière ce nom de *Cité Humaine* ? Faisons connaissance avec les principaux protagonistes de ce groupe, dont le total des membres n'a jamais dépassé la centaine, répartis dans différents groupes régionaux, et parmi lesquels des ressortissants jurassiens ont eu des tâches de premier plan. Le fer de lance du mouvement est cependant fribourgeois ; il s'agit de Xavier Schorderet, chef de service à la régie des alcools à Berne. Ami d'Emmanuel Mounier et fortement influencé par le personnalisme, il est secrétaire général des *Cahiers suisses Esprit* dont il rédigera plusieurs articles. Il aura eu le mérite de tenir le mouvement à bout de bras et sa disparition précoce due à une santé fragile marquera la fin du mouvement en 1952. Mais ce juriste aura pu compter sur de fidèles lieutenants.

Ainsi Roger Hayoz, lui aussi fribourgeois d'origine mais établi à Moutier depuis 1948 où il réside encore. Etudiant lorsqu'il adhère au mouvement en 1945, c'est sa fibre sociale qu'il tentera de faire vibrer au sein du groupe. Il est ainsi plusieurs fois représentant de *Cité Humaine* aux *Semaines Sociales de France*¹⁴. Ces dernières, organisées par la *Chronique sociale de France*, basée à Lyon, avaient lieu chaque année et Hayoz y sera fidèle, rendant ensuite compte de sa participation dans le courrier de *Cité Humaine* et propageant les textes des sessions par

¹⁴ Organisation catholique française ayant pour but une rénovation de la société dans un sens chrétien, en d'autres mots l'établissement d'un ordre chrétien par l'application de la doctrine sociale de l'Eglise.

l'intermédiaire du service de librairie du mouvement. L'autre grande activité du Prévôtois d'adoption aura été son rôle de rédacteur de la revue aux côtés de Schorderet¹⁵ et d'un autre Jurassien, Joseph Jobé. Devenu professeur de littérature dans un collège lausannois, c'est par connaissance interposée qu'il découvre le mouvement. Ce sont les affaires internationales qui intéressent particulièrement Jobé ; il représente ainsi *Cité Humaine* à la *Conférence des Organisations non gouvernementales internationales*, à Genève, activité qui lui permet de rencontrer plusieurs personnalités, tels l'abbé Pierre ou Eléonore Roosevelt, et de participer notamment à la mise en place de la « Déclaration des Droits de l'homme ». Mais cela lui permet aussi de prendre connaissance de faits qu'il peut transmettre au mouvement. Ainsi, en 1950, *Cité Humaine* décide d'intervenir en faveur de réfugiés de l'Est internés en Italie,



« politique d'otages de la part du gouvernement italien »¹⁶. Par l'intermédiaire de Jobé et de ses ouvertures et relations, le mouvement s'intéresse beaucoup aux déclarations officielles des différents organes onusiens, notamment celles ayant trait à la recherche de la paix et à l'analyse des risques de guerre.

Autre Jurassien, mais d'origine seulement, Rodolphe Jambé prouve la diversité des membres du groupe. Originaire des Enfers, il est ordonné prêtre en 1925 et poursuivra ses études à l'Institut catholique de Paris. Surtout connu à Fribourg pour ses écarts de conduite qui lui attirent les foudres de son évêque Besson, Jambé aura par contre une grande activité à l'intérieur des œuvres chrétiennes-sociales de Fribourg, dont il est le secrétaire général. Il est également

¹⁵ 7 numéros du bulletin, chacun comportant une dizaine de pages, verront le jour de 1949 à 1954.

¹⁶ Courrier mondial de *Cité Humaine*, le 3 juin 1950.

rédacteur en chef de l'*Action sociale*, un des quatre organes de la presse corporatiste romande, à la suite de l'abbé Savoy. L'originalité de Jambé aura été d'être le dernier véritable doctrinaire corporatiste à Fribourg. Il apportera d'ailleurs à *Cité Humaine* ses idées très inspirées de l'*Ordre réel*, mouvement français préconisant un régime de propriété communautaire des instruments de production et une réorganisation des syndicats ouvriers de façon régionale et par branche.

D'autres personnages mériteraient bien évidemment de figurer dans ce travail, mais nous avons mis l'accent sur les membres ayant un lien avec le Jura.

Ideologie du mouvement

Il n'est pas aisé de définir ce qui rassemble ces personnages de *Cité Humaine*. Il s'agit avant tout d'une volonté commune, même si cela pourra paraître un lieu commun. Si avant-guerre le groupuscule qui préfigurait le mouvement officiel de 1944 prenait plutôt l'allure d'un service de renseignements, il a dès sa naissance une certaine idée de reconstruction d'un monde à refaire. Si l'idéologie officielle est floue, c'est avant tout les critiques émises par le mouvement qui nous permettent de mieux saisir cette « volonté commune ». Cette critique prend forme dans deux domaines différents.

La critique du monde moderne ou la dépersonnalisation de l'homme

C'est d'abord sur un plan très général que le mouvement s'en prend au monde qui l'entoure, monde dans lequel l'individu prime sur la personne et l'égoïsme sur la solidarité. Ainsi, dans le premier numéro du bulletin, le mouvement se présente en s'adressant

*à ceux qu'étreint l'angoisse de la situation de l'homme dans le monde moderne et les réunit dans le propos d'apporter leur contribution à une cité harmonieuse. Sans doute, chacun a-t-il des motifs différents qu'il exprime à des degrés divers et même concurremment par la recherche de justice et de charité, par le sentiment de la solidarité de fait avec les hommes d'aujourd'hui empêtrés dans leurs difficultés, par la révolte contre des misères et des abus déterminés. Mais tous cherchent ainsi à rendre central le sentiment souvent imprécis mais exigeant qu'ils ont de la valeur des personnes et communautés humaines. Tous enfin savent que la nature et les nécessités techniques sont des éléments de poids dans la cité ; ils se refusent cependant à voir l'homme capituler devant elles.*¹⁷

D'où la condamnation du monde moderne, non pas celui d'une décennie ou d'une génération, mais celui d'une civilisation incapable de gérer les progrès industriels qui, au lieu d'apporter une prospérité sociale plus grande, ont au contraire attisé les injustices et les violences. N'oublions pas que notre mouvement est fondé alors que la Seconde Guerre mondiale se termine. L'heure est alors au diagnostic et la reconstruction.

Cette critique de la part de *Cité Humaine* s'effectue avant tout par l'intermédiaire de différentes sources. Un grand nombre d'articles circulent ainsi entre les différents groupes territoriaux du mouvement et le bulletin n'hésite pas à reproduire tels quels des extraits de livres ou de revues.

¹⁷ Bulletin *Cité Humaine*, n°1, novembre 1949, p.1

En soi, la réflexion du groupe n'est pas originale ; elle démontre un certain état d'esprit, mais elle reprend fidèlement ses sources favorites. *Esprit* et sa figure de proue Emmanuel Mounier en sont la plus importante. Le personnaliste français fonde sa théorie de l'engagement en opposition à son époque « pénétrée de narcissisme » et de « démission », dans un contexte de « désespoir contemporain »¹⁸.

Jacques Maritain appartient également aux sources privilégiées dans lesquelles Schorderet, Hayoz ou Jobé vont puiser. Il est avec Daniel-Rops l'auteur religieux le plus fréquemment cité dans le mouvement. Ce n'est cependant pas tant la spiritualité de leur propos qui intéresse *Cité Humaine*, mais leur critique du matérialisme prédominant de l'homme contemporain.

Dernière source importante pour l'aspect « critique » que nous avons choisi de présenter ici, Thierry Maulnier. Celui qui deviendra membre de l'Académie française intéresse surtout le mouvement pour ses essais sur le malaise contemporain. Si sa critique est avant tout socio-économique, elle rejoint également celle des auteurs que nous venons de citer :

Si une civilisation tout entière peut être aujourd'hui remise en jeu, c'est parce qu'elle a ignoré et blessé aveuglément l'être humain dans ce qu'on pourrait appeler son exigence éternelle. Avant de dresser quoique ce soit contre une société inhumaine, il faudrait peut-être trouver ou retrouver ce qu'est l'homme et ce qu'il veut. L'homme doit être la première notion à restaurer dans un monde où ses exigences, sa grandeur et son salut possible sont absents de tous les calculs.

Si nous nous permettons de citer ces auteurs qui n'ont aucun rapport direct avec le groupe que nous étudions, c'est que leur influence sur ce dernier est indéniable et que le bulletin les reprend tels quels.

Pour Schorderet et ses amis, la solution passe par le personnalisme et l'aspect communautaire de la Cité. Celle-ci, figurant dans le nom même du mouvement, est à prendre au sens large. Elle représente l'environnement de chaque personne. Pratiquement, elle peut être la commune, le canton, la Suisse ou l'ensemble des hommes. Elle est pour *Cité Humaine* synonyme de société tendant vers la communauté.

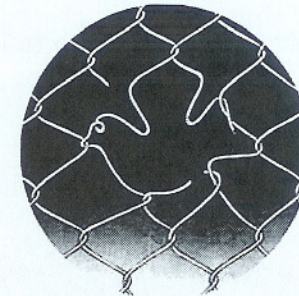
Mais la réponse à ces critiques n'est pas aisée ; beaucoup s'y sont attelés et s'y attellent encore. C'est ainsi tout logiquement que les membres moteurs de *Cité humaine* vont glisser d'une critique « philosophique » à une critique plus concrète, celle de la situation de l'ouvrier, et à une recherche de l'amélioration de celle-ci. Cela entraînera des actes concrets de la part du mouvement : des discussions internes, notamment sur la communauté professionnelle, des votes conduisant à des prises de position officielles lors des votations à caractère économique de l'après-guerre (révision des articles économiques, sur le droit au travail,...), la participation à la Conférence suisse du travail, ou encore une lettre au Conseil fédéral pour le soutien aux contrats collectifs, très en vogue alors, à la force obligatoire pouvant leur être conférée et à la communauté professionnelle. Ces engagements auront cependant été trop ponctuels pour que le mouvement puisse réellement se faire une place sur la scène politique helvétique.

¹⁸ Emmanuel MOUNIER, *Qu'est-ce que le personnalisme?*, Paris, Seuil, coll. « Esprit », 1946, p.32.

N° 64 de la Revue *Intervallés* : *Pacifisme(s). Prix Nobel de la Paix 1902: Albert Gobat et Elie Ducommun*

Mémoires d'Ici

Il y a cent ans, le prix Nobel de la paix honorait Albert Gobat et Elie Ducommun, hommes politiques, journalistes et écrivains. Albert Gobat est né dans le Jura bernois; Elie Ducommun y a vécu. La Revue *Intervallés* commémore l'événement. Responsable du numéro, Mémoires d'Ici replace l'engagement des lauréats dans son contexte historique en regroupant six articles sous le titre «Pacifisme(s)». Le pluriel veut tenir compte de la diversité des milieux de promotion de la paix à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle.



Verdiana Grossi, dans sa recherche sur les premiers pas des pacifistes helvétiques, identifie une élite «patriotico-pacifiste» qui parviendra à exporter son modèle de gestion des conflits par l'arbitrage international. Les deux articles de Roland Stähli et Ruedi Brassel-Moser détaillent les parcours de deux représentants de cette élite : les Prix Nobel de la paix aujourd'hui célébrés, Albert Gobat et Elie Ducommun. Radicaux, libéraux, ils veulent la paix, mais pas au détriment de la démocratie et de la liberté. Ces deux valeurs méritent selon eux une protection, armée s'il le faut. La contradiction entre la lutte armée et le pacifisme internationaliste traverse également un autre courant du mouvement pacifiste, présenté dans ce recueil par Christophe Stawarz. Les anarchistes, en l'occurrence la Fédération jurassienne des années 1870, conçoivent l'accès à un monde de paix par la révolution qui mettra les travailleurs au pouvoir.

Pour des pacifistes telles que Marguerite Gobat, fille d'Albert, la fin ne justifie plus les moyens. Elle mène un combat sans concession en faveur d'un monde sans guerre et s'engage, avec des femmes du monde entier, pour un désarmement total et universel. «Si tu veux la paix, prépare l'enfant», pourrait être la synthèse de son message, analysé ici par Stéphanie Lachat et Dominique Quadroni. Le pacifisme féministe du début du 20^e siècle fait passer la connaissance et le respect de l'autre avant la défense nationale et les règles du droit.

Quelles que soient les divergences entre les différents courants pacifistes, tous ont le souci d'informer, de sensibiliser l'opinion publique. Ils ont largement recouru aux discours, brochures et autres tracts, mais aussi, très souvent, aux placards grand format. «Promouvoir la paix : mise en affiches de l'idéal d'Albert Gobat et Elie Ducommun, lauréats du prix

Nobel de la paix en 1902», l'exposition préparée par Mémoires d'Ici et les Archives de l'Etat de Berne, retrace l'évolution de l'utilisation de ce moyen de communication par les pacifistes. Aline Houriet et Catherine Krüttli en présentent le catalogue.

Au vu de la dimension que revêt désormais l'attribution du prix Nobel de la paix, on pourrait penser qu'Albert Gobat et Elie Ducommun figurent parmi les célébrités régionales. Il n'en est rien. La non-reconnaissance des promoteurs de la paix, même au sein de la région qui les a vus naître et agir, permet de mesurer le caractère original, voire audacieux, de leur parcours. Si les manifestations de commémoration organisées cet automne (publication, conférence, colloque, exposition, etc.) devaient prendre un sens, ce pourrait être celui-là.

Les actes du colloque Auguste Viatte: *Regards croisés entre le Jura, la Suisse et le Québec*¹⁹

Thibault Lachat

Actes du colloque tenu à Porrentruy les 8 et 9 juin 2001 à l'occasion du centenaire de la naissance d'Auguste Viatte (1901-1993), ces *Regards croisés entre le Jura, la Suisse romande et le Québec* sont un pont entre le Vieux et le Nouveau Continent, un pont entre deux cultures françaises qui ne sont pas sans analogies, un pont entre deux pays que l'on découvre de manière comparative au fil des pages...

Professeur à l'Université Laval de Québec de 1933 à 1949, Auguste Viatte est sans doute la personne qui peut le mieux symboliser ce trait d'union, ce pont entre la Suisse romande et plus particulièrement le Jura d'où il est originaire et le Québec qu'il prend en affection. Loin de n'être qu'un prétexte pour la mise sur pied d'un colloque, il en est véritablement le centre, puisque la première journée lui est consacrée, il en est aussi véritablement un symbole, car il a été un homme engagé dans les domaines littéraires, francophones, historiques, philosophiques, religieux, sociaux, politiques, car il a été un homme engagé dans son temps. Malgré un intérêt certain pour toutes les questions le touchant de près comme de loin, malgré un esprit sans cesse en éveil et ouvert au monde qui l'entoure, Auguste Viatte est principalement connu dans le domaine de la francophonie, domaine dans lequel il s'est investi et manifesté de manière particulière.

Cette réunion de professeurs, de chercheurs et d'étudiants des deux Mondes se voulait être non seulement le bilan de ce qui a déjà été traité et étudié, mais encore le bilan qui donnera l'élan nécessaire à de futures recherches et qui sera la base de la tâche immense qu'il reste à accomplir en la matière, autant dans l'étude comparative et dans le dialogue scientifique sur ces deux régions que dans l'exploration et l'analyse du Fonds Auguste Viatte. Claude Hauser et Yvan Lamonde, sous la direction desquels s'est déroulé le colloque, le rappellent dans leur introduction : « Nos objectifs sont aussi programmatiques et tournés vers l'avenir ; il s'agit de

¹⁹ Claude HAUSER et Yvan LAMONDE (sld), *Regards croisés entre le Jura, la Suisse et le Québec*. Québec & Porrentruy, PUL & Office du patrimoine et de la culture de la République et Canton du Jura, 2002, 344 p.

baliser le terrain aux futurs travaux qui ne manqueront pas, nous l'espérons, de faire suite aux échanges de ce colloque » [p. 1].

La première partie des actes qui s'intitule « Auguste Viatte (1901-1993) : un intellectuel en son temps » reprend les exposés de la première journée du colloque qui lui a été intégralement consacrée. Elle présente au lecteur le professeur de littérature française sous différents angles : biographique, littéraire, francophone, politique, social, ... Par l'étude de ses archives, de sa bibliothèque, de son « Journal », à travers l'analyse de ses liens avec le mouvement France Libre au Québec, de ses rapports à la littérature romantique et à la francophonie, on aborde alors quelques-unes des nombreuses facettes qui forment la personnalité complexe d'Auguste Viatte.

Cette première partie est intéressante à plus d'un titre, car elle est un outil de travail qui permet de faire connaissance avec l'homme, comme nous l'avons vu, mais aussi de comprendre la constitution et l'origine de sa bibliothèque et en outre le fonctionnement et l'utilisation du Fonds Auguste Viatte aux Archives cantonales jurassiennes. En effet, l'un des exposés explique la méthode adoptée lors de l'inventaire des archives et offre alors une bonne vue d'ensemble de l'importante quantité des documents qui se trouvent à Porrentruy.

Pour ce qui est de la seconde partie de l'ouvrage qui reprend les exposés de la deuxième journée, on élargit la perspective. Sans pour autant abandonner la figure d'Auguste Viatte qui reste présente en filigrane, cette seconde partie qui a pour titre « Aspects des relations culturelles entre le Jura, la Suisse et le Québec » aborde des thèmes qui tous touchent de plus ou moins près le professeur jurassien, dont les centres d'intérêts ont été multiples, dont le vaste réseau d'amitié et les relations à la culture, aux Hommes et au monde ont été nombreux. Chercheurs suisses et québécois ont étudié des aspects communs aux deux régions. Regards croisés, regards comparatistes posés sur la littérature suisse romande et la littérature canadienne d'expression française. Regards croisés également sur le catholicisme et la société en Suisse et au Québec. Regards croisés sur les personnalistes et les néo-thomistes. Regards croisés sur les questions identitaires et nationales. Regards croisés finalement sur les intellectuels suisses et québécois... Autant de sujets, d'aspects à la vue desquels les parallélismes deviennent évidents, puisqu'un certain nombre d'éléments sont analogues : communauté francophone au sein d'un Etat fédéral plurilingue ; forte prégnance catholique dans l'histoire du Québec et du Jura ; présence dans ces deux pays de revendications identitaires ; présence d'une culture et d'une littérature françaises propres, à différencier de la culture et de la littérature françaises métropolitaines.

Voir les ressemblances est amusant. Etudier les différences dans le semblable est plus complexe mais véritablement plus intéressant et plus riche d'enseignements. C'est en cela que cette seconde partie mérite d'être saluée : elle aide à mieux comprendre de mêmes domaines dans des contextes différents. Ces échanges jettent des ponts entre ces deux pays et sont une invitation à en jeter d'autres...

Ces *Regards croisés entre le Jura, la Suisse romande et le Québec* sont pour l'étudiant, le chercheur, le curieux aussi, une source d'informations sur des sujets variés comme ceux que nous avons mentionnés. Les nombreuses contributions présentes ont la qualité d'être



d'excellentes synthèses pour la grande majorité inédites. Elles ont également la qualité d'être le fruit de professeurs et de chercheurs dont les mérites en la matière ne sont plus à démontrer. La présence de ces spécialistes confère à l'ouvrage toute la valeur de son sérieux et le rend incontournable pour quiconque s'intéresse aux nombreux thèmes abordés, pour quiconque s'intéresse un tant soit peu aux cultures suisse romande, jurassienne et québécoise.

En outre, l'ouvrage est bien conçu : présence de bibliographies à la fin de certains exposés, mais aussi et surtout transcription des débats qui ont suivi les différentes présentations. Grâce à ce dialogue entre le public et les conférenciers, on apprend bon nombre d'éléments nouveaux, de détails, d'anecdotes même, qui permettent de mieux saisir – si tant est que l'on puisse réellement saisir – les particularités d'un Auguste Viatte ainsi que les finesses de sa personnalité, qui, finalement, permettent de pousser plus loin les réflexions amorcées dans les présentations. Ces échanges sont un complément d'informations certain qui, aussi, font tout l'intérêt de ce collectif. En effet, sans la transcription de ces échanges, nos regards n'auraient pu être véritablement croisés !